

et l'esprit libéral des Canadiens qui, aux premières élections, avaient élu 16 Anglais sur 50 membres.

Mais ces êtres ingrats avaient compté sans le courage de cette héroïque phalange de députés dont nous devons entourer la mémoire de la plus vive reconnaissance ; ils avaient compté sans le patriotisme des Bédard, des Viger, des Papineau, de tous ces fiers et valeureux champions de nos droits, toujours au premier rang au moment du danger, toujours prêts à défendre les intérêts canadiens contre cette oligarchie stupide et malfaisante chargée de faire disparaître du sol canadien, des bords chéris du Saint-Laurent, les descendants de la race française.

La lâche tentative des Anglais ne servit qu'à faire connaître aux Canadiens ce qu'ils devaient espérer de leur part et ils reçurent presque tous aux élections suivantes la récompense de leur trahison.

Cet état d'antagonisme et de violence atteint son plus haut degré sous Craig qui, arrivé en 1807, ramena avec ostentation les jours odieux d'Haldimand, et s'opposa avec son conseil à tout ce qui était canadien, à tout ce que la chambre voulait obtenir de bon et de juste.

C'était toujours de nouveaux cris contre la langue française, c'était, chaque fois que la chambre se montrait inébranlable dans ses justes demandes, une dissolution et un appel au peuple, appel qui ne servait qu'à rendre plus vigoureuse la résistance de la chambre, puisque les Canadiens, convaincus de la haine que leur portaient les Anglais, nommaient les mêmes membres ou les remplaçaient par de plus fermes.

Irrité de cette résistance, Craig guidé par l'oligarchie, destitua les officiers de milice, et pour faire croire à la révolte, à une conspiration de la part des Canadiens, il fit saisir, en mars 1810, les presses du *Canadien*, fondé en novembre 1806, sous prétexte que ce journal était l'organe des séditions. Il alla même jusqu'à faire emprisonner les plus vaillants défenseurs de la chambre d'assemblée. Bédard, Taschereau, Blanchet, Laforce, Papineau, Corbeil, furent saisis chez eux et jetés dans d'obscurs cachots. Ce dernier mourut même d'une maladie contractée durant sa captivité. Tous ces hommes demandèrent inutilement leur procès, et furent forcés de sortir de prison sans avoir plus connu leur crime que les prisonniers du farouche Haldimand.

Son départ, arrivé en juin 1811, mit fin au "Règne de la terreur."

En 1810, la chambre voyant les dépenses augmenter continuellement et le déficit s'accroître à vue d'œil, passa une résolution par laquelle elle se chargeait de payer les dépenses occasionnées par le gouvernement civil. Jusqu'alors, tout l'argent du revenu canadien avait été em-

ployé à payer ces dépenses et l'Angleterre comblait le déficit. C'était mettre sous son contrôle la nomination de tous les fonctionnaires publics, de tous ces employés qui se croyaient au-dessus de la chambre, la bravaient et travaillaient constamment à nuire aux Canadiens, les représentant en Angleterre sous le jour le plus défavorable. Aussi ces hommes, par leurs agitations et leur influence, réussirent-ils à faire échouer ce noble projet.

La chambre s'était aussi inutilement opposée à ce que les juges, créatures du gouverneur, vissent à siéger en chambre, et avait déclaré leurs sièges vacants. Mais l'Angleterre avait comme de coutume refusé d'acquiescer à une aussi juste demande.

C'est encore avant la lutte de 1812 qu'apparut Papineau, avec les talents oratoires de son père. En 1815, à l'âge de 26 ans, il fut élu président de la chambre en remplacement de M. Panet.

La guerre qui s'éleva en 1812, entre l'Angleterre et les États-Unis, arrêta temporairement la tyrannie qui avait pesé sur les Canadiens, et le Canada vit arriver un gouverneur libéral et honnête, Sir George Prevost. C'était toujours le même système anglais. Aux jours de sûreté : des despotes, des Haldimand, des Craig, et aux jours de danger : des hommes doux et humains qui venaient s'assurer des Canadiens, les engager à rester fidèles à la métropole, et les envoyer verser leur sang pour la défense de ceux qui voulaient leur perte.

Dans cette guerre de 1812, les Canadiens demeurant fidèles à l'Angleterre et à leur glorieux passé prouvèrent que le sang généreux qui coulait dans leurs veines était encore le même que celui qu'ils avaient versé avec profusion et honneur sur les mémorables champs de bataille de Carillon, d'Oswégo et de William-Henry. Par leur courage indomptable, par leur dévouement sans exemple, ils empêchèrent, en luttant contre des forces vingt fois plus nombreuses qu'eux, et en remportant, en 1813, les célèbres batailles de Lacolle et de Châteauguay, une invasion qui eût fait disparaître à jamais du sol américain le pouvoir anglais.

"A Châteauguay, dit Garneau, le brave colonel de Salaberry, à la tête de 300 Canadiens et quelques Écossais et Sauvages sut à s'opposer aux 7,000 Américains qui arrivaient avec Hampton.

"Le général Hampton divisa son armée en deux corps. Le premier composé de cavalerie et de fantassins, soutenus par 2,000 hommes placés un peu plus en arrière, se présenta dans la plaine pour attaquer de front la position des Canadiens sur la rive gauche de la rivière. Le second corps formé de 1,500 hommes, sous les ordres du colonel Purdy, fut chargé d'opérer sur la rive droite